



**HAL**  
open science

**“Je me délecte à être chés moi et ne me soucie pas tant de sortir” : La mémoire de lieux, une écriture féminine de soi (XVIe-XXe s.)**

Sylvie Mouysset

► **To cite this version:**

Sylvie Mouysset. “Je me délecte à être chés moi et ne me soucie pas tant de sortir” : La mémoire de lieux, une écriture féminine de soi (XVIe-XXe s.). Emmanuelle Berthiaud. Paroles de femmes. Rôles et images de soi dans les écrits personnels, Europe, XVIe-XXe siècle, Le Manuscrit, pp.227-246, 2017, 2304047025. hal-02022384

**HAL Id: hal-02022384**

**<https://hal.science/hal-02022384>**

Submitted on 17 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## « Je me délecte à être chés moi et ne me soucie pas tant de sortir » : la mémoire des lieux, une écriture féminine de soi (xvi<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècle)

Sylvie Mouysset, Université Toulouse – Jean Jaurès, Framespa (UMR 5136)

---

### Preprint version

Mouysset (Sylvie), « Je me délecte à être chés moi et ne me soucie pas tant de sortir » : la mémoire des lieux, une écriture féminine de soi (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle), dans Berthiaud (Emmanuelle) dir., *Paroles de femmes. Rôles et images de soi dans les écrits personnels, Europe, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Manuscrit, 2017, p. 227-246.

---

Au cœur du for privé, les lieux resteraient-ils invisibles ? « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? », a-t-on envie de dire à la lecture de certains travaux d'historien.n.es. de la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Elisabeth Bourcier, par exemple, dans son étude pourtant si solide sur les journaux anglais note que « le cadre dans lequel vit la famille ne nous est guère dépeint<sup>1</sup> ». De même, Madeleine Foisil n'accorde pas grande importance à la description des lieux dans son chapitre programmatique sur l'écriture du for privé en 1986<sup>2</sup>. C'est plutôt du côté de la littérature, de la sociologie et de l'anthropologie que la pertinence d'une recherche sur la mémoire des lieux domestiques semble avoir été récemment prise au sérieux<sup>3</sup>. On va donc courir le risque d'ouvrir un chantier à peu près neuf en histoire moderne, et pour cela s'entendre tout d'abord sur quelques éléments de définition préalables à toute recherche, sans trop figer ces points de

---

<sup>1</sup> BOURCIER, Elisabeth, *Les journaux privés en Angleterre de 1600 à 1660*, Paris, Publications de la Sorbonne – Imprimerie nationale, 1976, p. 221.

<sup>2</sup> FOISIL, Madeleine, « L'écriture du for privé », in ARIES (P.) (éd.), *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, 1986, tome 3, pp. 331-369.

<sup>3</sup> Voir BENSA, Alban, et FABRE, Daniel, *Une histoire à soi : figurations du passé et localités*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'Homme, Coll. « Ethnologie de la France », 18, 2001 ; CHOLLET, Mona, *Chez soi : une odyssée de l'espace domestique*, Paris, Éd. La Découverte, 2015 ; FABRE, Daniel, « Maison d'écrivain », *Le Débat*, n° 115, 2001, pp. 172–177 ; PARDAILHE-GALABRUN, Annik, et CHAUNU, Pierre, *La naissance de l'intime : 3 000 foyers parisiens xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles*, Paris, PUF, 1988 ; TODOROV, Tzvetan, *Éloge du quotidien : essai sur la peinture hollandaise du xvii<sup>e</sup> siècle*, Paris, A. Biro, 1993.

départ cependant, car on sait bien que tout sujet naît aussi de ses premiers tâtonnements, repentirs et autres incertitudes.

Les lieux de mémoire, cette belle entreprise initiée par Pierre Nora au début des années 80 du xx<sup>e</sup> siècle, se sont mués en un paradigme reconnu par les chercheurs pour ses qualités heuristiques, avec le succès que l'on sait<sup>4</sup>. En renversant l'ordre des mots, des lieux de mémoire à la mémoire des lieux, je souhaite explorer un terrain différent, en forme de chemin buissonnier parallèle à la monumentale histoire offerte par Pierre Nora et son équipe. Il ne s'agira pas d'observer les pièces d'un « jeu de l'oie de l'identité française<sup>5</sup> » (selon Henry Rousso), mais de traquer, au cœur du for privé – et non plus sur la place publique – le récit des lieux qui dessinent le cosmos singulier de leur auteur.e et participent à la construction de soi. Ainsi, lorsque Catherine de Charrière de Sévery note « je me délecte à être ches moi, et ne me soucie pas tant de sortir », elle livre beaucoup d'elle-même, toute « marmiteuse et tracasseuse », en esquissant les contours étroits de son univers familier<sup>6</sup>.

Tout récit est situé : l'écriture autobiographique s'inscrit, avec plus ou moins de précision, dans des temps et des espaces qui personnalisent le témoignage, en font un objet unique, celui de l'expérience intime du scripteur. Les cadres spatio-temporels de la narration dépendent de ses choix de vie tout autant qu'ils contribuent à les définir : vivre reclus, faire le tour de sa chambre – qui n'est pas toujours à soi – ou courir le monde sont autant de manières de vivre qui s'épanouissent dans des sphères bien différentes. Ils dépendent également des choix mémoriels de celui qui décide de prendre la plume : dire, taire, ou refaire le monde, éclairer ou non le périmètre de son œkoumène, en donner quelques fragments seulement, tenter l'objectivité absolue ou laisser courir son imagination sont autant de restitutions possibles qui permettent à l'auteur de s'approprier l'espace par l'écrit et, partant, d'y trouver sa place.

À propos de sa maison de Neauphle-Le-Château, Marguerite Duras observe qu'elle « ne traverse jamais cette maison sans la regarder ». Examinant ses gestes les plus infimes, elle va

---

<sup>4</sup> « Les lieux de mémoire, ce sont d'abord des restes [...]. Un lieu de mémoire dans tous les sens du mot va de l'objet le plus matériel et concret, éventuellement géographiquement situé, à l'objet le plus abstrait et intellectuellement construit », NORA, Pierre (dir.), *Les lieux de Mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, tome 1, *Introduction*.

<sup>5</sup> Rousso, Henry, « Un jeu de l'oie de l'identité française », *Vingtième Siècle*, 1987, n°15, pp. 151-154.

<sup>6</sup> « Je me delecte a etre chés mois, et ne me soucie pas tant de sortir ; demain je ferai mes visittes », Catherine de Charrière de Sévery, *Lettre à Salomon*, 1766, Archives cantonales de Vaud, fonds P Charrière de Sévery, B 104/204. Je remercie vivement Maila Kocher-Grishunti de m'avoir communiqué ces informations.

jusqu'à prétendre que cette attention aux lieux est spécifiquement féminine : « il n'y a que les femmes qui habitent les lieux, pas les hommes<sup>7</sup> ». C'est cette piste que nous allons explorer ici, celle d'une mémoire féminine des lieux, sans pour autant suivre Marguerite Duras jusqu'au bout de ses intuitions, ni s'interdire tout accès aux écrits masculins, nombreux, sur leurs relations aux lieux. On essaiera simplement ici de penser la différence, et de voir si l'écriture des lieux, comme moyen de créer son propre espace – que celui-ci soit familier, « vital », ou au contraire indifférent, voire hostile – peut mettre en évidence une singularité féminine et, si oui, laquelle ?

Pour ce faire, on va tout d'abord examiner quelques-uns des lieux récurrents sous la plume de scriptrices choisies parmi les femmes de la noblesse française qui ont rédigé leurs mémoires aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, telles la Grande Mademoiselle (1627-1693), ou Madame de Staal-Delaunay (1693-1750). Nous irons voir aussi du côté de femmes plus modestes et surtout moins célèbres qui ont tenu un livre de famille ou de raison, telle la nîmoise Jeanne Du Laurens (1563-1635), ou la veuve Martinel (XVIII<sup>e</sup> siècle). Certaines sont certes plus assidues que d'autres à topographier avec soin leurs souvenirs : la baronne d'Oberkirch (1754-1803), par exemple, rédige ses mémoires en ayant sans cesse à l'esprit de « situer » son existence : « j'aime à poser les cadres d'abord, les tableaux sont plus complets ainsi<sup>8</sup> » note-t-elle dans ses mémoires.

Nous ne nous interdirons pas, quand cela sera utile, de lancer quelques lignes au-delà de l'époque révolutionnaire et jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, chez Duras ou Beauvoir par exemple, car l'étude des émotions et de leur mise en mémoire apprécie le temps long<sup>9</sup>.

Après avoir repéré quelques lieux essentiels, nous observerons les modalités intellectuelles et graphiques de leur inscription mémorielle. Du croisement de ces données topographiques, on tentera de démêler quelques fils liés à la question d'une relation singulière entretenue par les femmes aux lieux de leur for privé.

---

<sup>7</sup> DURAS, Marguerite, et PORTE, Michelle, *Les lieux de Marguerite Duras*, Paris, Éd. de Minuit, 1977, p. 12.

<sup>8</sup> Baronne D'OBERKIRCH, *Mémoires*, Paris, Mercure de France, coll. « Le temps retrouvé », 1989, p. 48.

<sup>9</sup> MOUYSET, Sylvie, *Papiers de famille. Introduction à l'étude des livres de raison (France, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Rennes, PUR, 2007 ; BARDET, Jean-Pierre, et RUGGIU, François-Joseph (dir.), *Les écrits du for privé en France du Moyen Age à 1914*, Paris, CTHS, 2014.

## Habiter les lieux

Deux types de lieux sont assez communément mémorisés par les scripteurs ; afin de mieux les distinguer, on les qualifiera ici de « lieux-racines » et de « lieux-refuges ».

Les lieux-racines sont étroitement associés à la famille et aux proches, plus précisément à la maison, définie par Claude Lévi-Strauss comme une personne morale détentrice d'un domaine composé de biens matériels et immatériels<sup>10</sup>. Ces lieux collectifs fondent la proximité : ils embrassent l'ensemble des proches, délimitent et désignent l'entourage d'*ego*. La familiarité du lieu génère donc la proximité, et de cette proximité naît aussi le lieu : « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé<sup>11</sup> » dit le poète, soulignant la fragilité de l'enracinement de soi si le lieu est déserté par ceux qui le font vivre<sup>12</sup>. Étrangers à la solitude, les lieux-racines construisent une mémoire collective, familiale, lignagère, amicale aussi bien, attachée à la maison en particulier, du berceau à la tombe, composée de lieux de résidence plus ou moins pérennes.

Les lieux-refuges renvoient, quant à eux, moins au groupe qu'à l'individu. Leur mise en mémoire constitue même l'un des indices forts de la naissance de celui-ci, en même temps qu'elle révèle l'individuation progressive de l'écriture : la chambre, la bibliothèque et plus encore le cabinet sont des espaces d'intimité intensément vécue. La revendication d'un lieu à soi, on le verra, progresse au fil de l'époque moderne ; là se joue une partition intéressante du point de vue du genre.

---

<sup>10</sup> LAMAISON, Pierre, et LEVI-STRAUSS, Claude, « La notion de maison », *Terrain* [En ligne], 9 | 1987.

<sup>11</sup> LAMARTINE, Alphonse de, *Méditations poétiques*, « L'isolement », Paris, Au dépôt de la Librairie Grecque-Latine-Allemande, 1820.

<sup>12</sup> Nombre d'œuvres contemporaines, plus ou moins fictionnelles, rendent compte de cette sensation éprouvée dans une maison désertée par les siens : HEINICH, Nathalie, *Maisons perdues*, Paris, Thierry Marchaisse éditions, 2013 ; BLOCH-DANO, Evelyne, *Porte de Champperret*, Paris, Grasset, 2013 ; FLEM, Lydia, *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, Paris, Seuil, « Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2004 ; FLEM, Lydia, *Lettres d'amour en héritage*, Paris, Seuil, « Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2006. Voir l'article de Véronique Montemont, « Le moi et ses maisons », *La Faute à Rousseau*, février 2015, dossier Maisons, pp. 10-11. Voir aussi ULIVUCCI, Christine, *Psychogénéalogie des lieux de vie. Ces lieux qui nous habitent*, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2010.

## *Des lieux-racines*

Alors que cette enquête commence à peine<sup>13</sup>, il est encore trop tôt pour dresser une liste exhaustive des lieux-racines. On pourrait évoquer ici les espaces qui apparaissent très régulièrement sous la plume des auteurs d'écrits du for privé. Ils dessinent un cadre à l'écriture : naissance et enfance sont « localisées » dans une demeure dont l'auteur.e décrit quelques éléments choisis, avec force détails si possible, lesquels nourrissent précisément ou au contraire confusément les premiers souvenirs. Le plus souvent, il s'agit de la maison de famille – où sont nées, avec soi, les premières émotions – mais une cellule de couvent fait aussi bien l'affaire. D'autres lieux, dont l'occupation est moins pérenne, sont tout aussi « enracineurs », comme la villégiature qui rassemble à date fixe, quand revient l'été, la famille élargie aux cousins et aux amis. Résidence réelle aussi bien que rêvée, telle la Donnafugata du Guépard ou « la bastide neuve » du jeune Pagnol, celle-ci est désirée tout au long de l'année et pas seulement au moment où l'on ouvre largement ses croisées pour quelques mois hors du temps. Des lieux plus étroits, non plus à l'échelle de la maison, mais d'une seule de ses pièces, sont à considérer aussi, bien entendu : la salle-à-manger en fait partie, voire plus précisément encore la table qui rassemble la famille, avec sa temporalité précise, celle du repas orchestré par le maître de maison. On pense ici à Restif de la Bretonne ; maints autres exemples pourront également nous permettre d'étudier dans ses moindres détails ce moment important qui fonde la maisonnée. On devrait aussi intégrer ici l'ultime lieu, la maison des morts, qui appartient à part entière à la maison-famille, on le voit bien quand le tombeau familial est transmis avec elle.

Afin de ne pas nous disperser ou tout simplement nous contenter d'un simple inventaire à la Prévert de ces lieux où s'enracine la mémoire familiale, on choisira de suggérer ici quelques pistes à propos des seuls lieux de l'enfance. Leur évocation nous transporte immédiatement du côté de chez Swan ou de Sido. Il s'agit-là d'un *topos* quasi obligé, et ce bien avant le XIX<sup>e</sup> siècle, des plus ordinaires chez les mémorialistes. La plupart d'entre eux consacre le premier chapitre de leurs mémoires à leur enfance et le commencent presque toujours par un assez long récit

---

<sup>13</sup> Un essai sur la mémoire des lieux de l'intime est en cours de rédaction. Les premières lignes en ont été tracées sous un grand tilleul, un soir d'été, avec Daniel Fabre dont le regard et les conseils lumineux vont tellement me manquer pour achever ce livre...

des lieux dans lesquels ils ont grandi et ont vu le monde croître sous leurs yeux<sup>14</sup>. Ces passages sont chargés d'émotion à l'évocation d'un temps le plus souvent heureux. Pour la petite Henriette Dillon devenue marquise de La Tour du Pin (1770-1853), bonheur et malheur absolus passent par Hautefontaine, villégiature aimée de la famille Dillon. Longtemps après avoir quitté l'enfance, la marquise dit sa nostalgie pour cette demeure tour à tour gaie et bruisante de monde, avant d'être plongée dans la pénombre :

J'aimais beaucoup cette habitation que je savais devoir un jour m'appartenir. C'était une belle terre, toute en domaines, à vingt-deux lieues de Paris, entre Villers-Cotterêts et Soissons. Pendant la vie de ma mère, l'habitation de Hautefontaine avait été très brillante. Mais, après sa mort, tout changea complètement [...]. Nous restâmes à Hautefontaine où ma grand'mère s'ennuya beaucoup. Lorsqu'elle se sentit seule à Hautefontaine, dans ce grand château naguère si animé et si brillant, lorsqu'elle vit les écuries vides, qu'elle n'entendit plus les aboiements des chiens, les trompes des chasseurs, lorsque les allées réservées à la promenades des chevaux de chasse, que l'on voyait des fenêtres du château, ne présentèrent plus qu'une solitude que rien ne devait diversifier, elle comprit la nécessité de changer de vie [...]<sup>15</sup>.

Le récit se concentre parfois sur un détail, moment fugace mais révélateur de l'esprit dans lequel le lieu est rappelé au souvenir de son auteur.e. La Grande Mademoiselle ne retient de Chambord que son fameux escalier, fameux parce qu'il est un fabuleux terrain de jeu, témoin de sa complicité avec son père :

Une des plus curieuses et des plus remarquables choses de la maison est le degré, fait d'une manière qu'une personne peut monter et une autre descendre sans qu'elles se rencontrent, bien qu'elles se voient ; à quoi Monsieur prit plaisir de se jouer d'abord avec moi. Il était au haut de l'escalier lorsque j'arrivai ; il descendit quand je montai et riait bien fort de me voir courir, dans la pensais que j'avais de l'attraper. J'étais bien aise du plaisir qu'il prenait et je le fus encore davantage quand je l'eus joint<sup>16</sup>.

Les lieux de l'enfance, comme les souvenirs qui y sont attachés, poursuivent parfois l'auteur.e tout au long de sa vie d'adulte, même s'ils ne sont pas toujours aussi heureux. Madame Campan rapporte ainsi les propos de Madame Victoire, fille de Louis XV, qui « associait des crises de terreur panique qu'elle n'avait jamais pu vaincre, aux violentes frayeurs qu'elle éprouvait à l'abbaye de Fontevrault, toutes les fois qu'on l'envoyait par pénitence prier seule

<sup>14</sup> « J'étais ravie d'aller et de voir des objets nouveaux : le monde croissait sous mes yeux », Madame DE STAAL-DELAUNAY, *Mémoires*, Paris, Mercure de France, coll. « Le temps retrouvé », 2001, p. 41.

<sup>15</sup> Madame de LA TOUR DU PIN, *Mémoires*, Paris, Mercure de France, coll. « Le temps retrouvé », 2002, pp. 52-53.

<sup>16</sup> *Mémoires de la Grande Mademoiselle*, Paris, Mercure de France, coll. « Le temps retrouvé », 2008, pp. 42-43.

dans le caveau où l'on enterrait les religieuses<sup>17</sup> ». Sophie de Hanovre, quant à elle, se souvient d'une autre solitude, celle de la séparation voulue par une mère qui ne se doutait pas à quel point ce non-lieu imposé à sa fille allait marquer son existence, tel un deuil impossible à guérir :

Je n'étais pas plutôt en état de pouvoir être transportée que la Reine, ma mère, m'envoya à Leyde, qui n'est qu'à trois heures de La Haye, où sa majesté fit élever tous ses enfants, car la vue de ses guenons et de ses chiens lui était plus agréable que la nôtre<sup>18</sup>.

Sophie mesure l'indifférence maternelle à l'aune du temps parcouru pour l'éloigner d'elle, trois petites heures, certes, mais une éternité qui a rendu toute affection inaccessible et fixé à jamais regrets et amertume.

Le récit d'enfance saisit son auteur.e au commencement d'une prise de conscience de soi, réelle ou supposée, étayée par l'évocation des lieux qui encadrent le premier souvenir. Giacomo Casanova date celle-ci, dès les premières pages de *l'Histoire de ma vie*, du jour où sa grand-mère l'entraîne dans l'ancre d'une vieille femme de Murano, pour le guérir de ses saignements de nez<sup>19</sup>. Victoire Monnard (1777-1802), fille de modestes fermiers de la région de Compiègne, attache son premier souvenir à un drame domestique dont elle décrit précisément le théâtre :

La première chose qui me fit impression et dont je me rappelle comme si je la voyais à l'instant même, était une grande chaudière emplie de pommes de terre que l'on faisait cuire pour nourrir les porcs. La domestique la décrocha de la crémaillère et la mit à terre. L'eau bouillait encore. Trois ou quatre filles du hameau accoururent comme moi pour en prendre et nous en attrapâmes comme nous le pûmes, pour ne pas nous brûler les doigts. En nous débattant, nous en fîmes tomber une le derrière dans la chaudière : c'était ma sœur Agnès. Nous étions trop petites et trop saisies par les cris qu'elle faisait pour l'en retirer. Ma mère, l'entendant, accourt de la place voisine où elle était, la prend par le bas de ses jupons, l'emporte dans la cour les pieds en l'air<sup>20</sup>.

Cette naissance à soi par l'ébauche d'une mise en mémoire de sa jeune vie est liée, dans les deux exemples précédents, à un incident interprété comme catastrophique par l'enfant. Le premier souvenir est, dans d'autres cas, considéré comme « une bagatelle », ainsi que le note en passant Christine de Suède, ou encore Brienne<sup>21</sup>. Léger ou grave, il fonde cependant

<sup>17</sup> Madame CAMPAN, *Mémoires*, Paris, Mercure de France, coll. « Le temps retrouvé », 1999, p. 27.

<sup>18</sup> LESNE-JAFFRO, Emmanuelle, « Les lieux de l'autobiographie dans les mémoires de la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1997, n°49, pp. 203-221.

<sup>19</sup> CASANOVA, Giacomo, *Histoire de ma vie*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, pp. 19-20.

<sup>20</sup> « Souvenirs » de Victoire Monnard (1777-1802), in SETH (C.), *La fabrique de l'intime, Mémoires et journaux de femmes du xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, R. Laffont, coll. « Bouquins », 2013, p. 1062.

<sup>21</sup> LESNE-JAFFRO, Emmanuelle, « Les lieux de l'autobiographie... », *op. cit.*, p. 213.



l'identité de l'individu – Casanova en saisit toute l'importance – en même temps qu'il fournit les premiers indices d'une personnalité en devenir et dessine les prémises de sa destinée.

### *Aux lieux-refuges*

Le retrait du monde est l'autre volet majeur de cette reconstitution mémorielle des espaces vécus. La chambre, le cabinet, la bibliothèque appartiennent à ce monde à soi qui définit l'identité de celui qui se dépeint en un lieu dont il prétend être le maître absolu. Sur la chambre, Michelle Perrot et Pascal Dibié nous ont déjà beaucoup appris<sup>22</sup>. Malgré tout, et fort heureusement, il reste encore beaucoup à écrire – notamment pour l'époque moderne – sur ce lieu où l'on passe la moitié de sa vie, théâtre de toutes les émotions, de la naissance à l'agonie : chambre d'enfant, chambre des noces, chambre conjugale, chambre de l'accouchée, chambre de deuil, cellule du prisonnier ou chambre d'hôpital, autant de métamorphoses possibles pour un lieu-refuge qui abrite la vie intime de son occupant.

Si la chambre est un lieu déjà bien exploré, le cabinet, en revanche, n'a pas encore livré tous ses secrets à l'historien de la vie quotidienne. On pense inévitablement à Montaigne et à son « arrière-boutique » dont, il faut le souligner, les femmes sont exclues. Lieu de retraite par excellence, où l'on se retire pour penser, réfléchir, écrire, il semble tout désigné pour mettre en lumière les distinctions de genre. Au xviii<sup>e</sup> siècle, même s'il est encore largement masculin, il devient peu à peu accessible aux femmes, au moins dans certaines sphères de l'élite savante<sup>23</sup>. On connaît le célèbre portrait de Madame de Pompadour en son cabinet par Quentin Delatour, peint vers 1750<sup>24</sup>.

---

<sup>22</sup> DIBIE, Pascal, *Ethnologie de la chambre à coucher*, Paris, Métailié, 2000 ; PERROT, Michelle, *Histoire de chambres*, Paris, Seuil, 2010.

<sup>23</sup> Dans sa demeure de Cirey, Emilie du Châtelet possède un beau cabinet de physique : voir *infra*, note 37.

<sup>24</sup> Maurice-Quentin Delatour, *Portrait de la marquise de Pompadour*, pastel, vers 1750, Musée du Louvre, Paris.



La maîtresse du roi Louis XV y apparaît comme une femme de sciences, dans un somptueux décor à la mode où elle se fond avec grâce, habillée d'une robe de cour dans les mêmes tons. Elle a abandonné ses bijoux et préféré s'entourer d'instruments de connaissance des arts. Quelques livres choisis, un volume de *l'Encyclopédie*, *De l'esprit des lois* de Montesquieu, *La Henriade* de Voltaire, une partition de Guarini, un globe terrestre, une guitare négligemment posée à l'ombre d'un fauteuil et quelques gravures dissimulées dans un élégant portefeuille forment l'éventail de ses passions scientifiques aux yeux du monde. Cette représentation de Madame de Pompadour, incarnée par une beauté féminine épanouie, compose un portrait scandé de citations savantes faciles à interpréter dans un décor et des lieux qui n'ont pas été choisis au hasard, loin s'en faut.

Quand elles n'ont pas de cabinet, les femmes aménagent volontiers un petit espace à elles dans un endroit qui n'est pas forcément consacré à l'étude ou à l'écriture. Un souvenir d'enfance de

Madame Roland dit cette appropriation d'un lieu minuscule dont elle seule sait qu'elle y est chez elle :

Levée dès cinq heures, lorsque tout dormait encore dans la maison, je me glissais doucement avec une petite jaquette [longue chemise], sans songer à me chausser, jusqu'à la table placée dans un coin de la chambre de ma mère, sur laquelle était mon travail ; et je copiais, je répétais mes exemples avec tant d'ardeur que mes succès devenaient rapides<sup>25</sup>.

L'art d'être à l'aise partout, comme le sont ici une fille et sa mère, est souvent décrit par les mémorialistes féminines : on songe alors à Nohant, à la chambre de George Sand, à son lit sur lequel elle éparpillait ses feuillets bleus et passait des heures à faire de sa vie un roman. La palme de la miniaturisation revient sans aucun doute à Isabelle de Bourbon-Parme qui tient ses secrets serrés dans le tiroir d'un meuble de sa chambre<sup>26</sup>.

L'écriture des lieux constitue un moyen de créer un espace familial ou étranger, réel ou fictif, aimé ou détesté, permanent ou éphémère. Esquisser son « chez-soi » permet de se mettre en scène, de donner à lire une certaine image de soi : habiter les lieux et être habité par eux revient à s'approprier l'espace à la fois par la présence réelle et par l'écrit qui en fixe définitivement l'occupation (au-delà même de sa vie). Si le geste doit être observé, il faut également explorer la manière dont les lieux sont pensés et mis en mots, offrant une modélisation de l'espace selon un certain ordre ou, pourquoi pas, un certain désordre.

## Penser les lieux au féminin

La manière littérale d'appréhender le monde consiste, selon Pascal, à l'observer tel qu'il est. En revanche, la perception mystique élargit l'observation hors de sa réalité objective, et le pourvoit d'une signification qui lui est extérieure. De fait, la vision strictement littérale du monde est autoréférentielle, elle renvoie à l'objet lui-même et s'en tient à cette information primaire, tandis que la vision mystique va au-delà de l'opaque réalité pour en découvrir les facettes les plus subjectivement intéressantes. Essayons d'éviter l'écueil signalé par Pascal :

<sup>25</sup> Madame ROLAND, *Mémoires particuliers*, Paris, 1793, in SETH (C.), *La fabrique de l'intime*, op. cit., p. 221.

<sup>26</sup> BADINTER, Elisabeth (éd.), *Isabelle de Bourbon-Parme, « Je meurs d'amour pour toi... »*, *Lettres à l'archiduchesse Marie-Christine. 1760-1763*, Paris, Tallandier, 2008, p. 131.

« Deux erreurs : 1. Penser tout littéralement ; 2. Penser tout spirituellement<sup>27</sup> », car rien n'est aussi tranché dans nos systèmes de pensée qui préfèrent souvent les impressions en demi-teintes. Et qu'en est-il du choix des femmes ? Sont-elles plutôt « littérales » ou plutôt « mystiques » dans ce genre de récit ? Autrement dit, penser les lieux a-t-il un genre ?

### *Plus qu'un décor, le lieu comme acteur*

Le mode d'enregistrement des faits au sein des livres de raison renvoie à la forme de pensée littérale chère à Pascal : les scripteurs décrivent les lieux avec un souci d'objectivité qui laisse par définition peu de place à l'imagination. Cette reproduction des lieux sur le papier a un sens : il s'agit d'acheter, de vendre, d'entretenir, de tirer des revenus de biens décrits aussi précisément que possible. Une lecture un peu trop rapide pourrait facilement nous entraîner sur une fausse piste, celle de l'absence des femmes ici. Elles sont assez rares à ce genre d'exercice comptable tout au long de l'époque moderne, il est vrai. Mais quand elles tiennent leur livre de raison, elles le font avec un sens aigu du détail, et un souci évident de ne rien oublier. Sur les lieux, comme dans leurs papiers, elles veillent en général à ce que tout soit en ordre. Au cours de l'un de ses périple en France, Arthur Young s'étonne de trouver la châtelaine de Brasseuse, Madame du Pont, affairée dans son domaine :

Qu'elle ne fut pas ma surprise de trouver un grand agriculteur dans cette vicomtesse ! Une dame française, assez jeune encore pour goûter les plaisirs de Paris, vivant à la campagne et s'occupant de ses terres, c'était un spectacle inattendu. Elle fait probablement plus de luzerne que qui que ce soit en Europe : deux cent cinquante arpents ! Elle me donna, avec agrément et une simplicité charmante, des détails sur ses luzernières et sa laiterie<sup>28</sup>.

Ces femmes ne se contentent pas d'entretenir et de préserver, elles agrandissent le domaine dont elles ont la responsabilité. Après le décès de son mari et prenant sa succession au livre, Cécile Gabrielle de Moustiers note ainsi en 1728 :

<sup>27</sup> PASCAL, Blaise, *Pensées*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, p. 627, §236.

<sup>28</sup> YOUNG, Arthur, *Voyages en France*, Paris, Librairie Guillaumin, 1860, t. 1, p. 104.

J'ay fait battir au bout du jardin de la ditte meson une remise avec l'écurie au dessus du grenier a foin et un autre pour les sermans et autres petites commodités et racommoder le jardain<sup>29</sup>.

La veuve Martinel, de même, rappelle l'œuvre de sa belle-mère :

Il faut observer que ma belle mere femme très essentielle avoit toute remodelé cette maison, et qu'elle l'avoit aggrandie par l'achapt de la maison [...] qui lui étoit adossée, et qui forme aujourd'huy l'arrière salon et le Cabinet<sup>30</sup>.

Et à propos d'une écurie appartenant à son défunt mari, la scriptrice utilise le même verbe d'action : « je l'ay réparée et remodelée par moy meme pour placer plus avantageusement et a profit nos foints<sup>31</sup>. »

Remodeler un lieu, le racommoder, en améliorer l'espace, l'efficacité et le confort, bâtir, agrandir, réparer, autant de gestes qui révèlent l'agentivité féminine selon des modalités que l'on pourrait croire à tort éminemment masculines. Ces interventions sur son environnement immédiat montrent aussi la porosité des modes de pensée des lieux. Le littéral apporte en effet son lot d'imaginaire (ou de mystique, si l'on suit Pascal à la lettre) : « Enfin, je planterois beaucoup d'arbres frutiers<sup>32</sup> » note la veuve Martinel, songeant sans doute à la beauté de son jardin en fleurs, tout autant qu'à ses fruits.

Au-delà de l'aridité comptable, l'écriture féminine s'épanouit aussi dans une présentation mémorielle qui, de simple décor ou environnement à entretenir et aménager, métamorphose les lieux en acteur de sa propre vie : le cadre du récit participe alors à certains événements essentiels, et parfois les suscite pour ainsi dire, ou au moins en rend l'action possible grâce à sa présence enveloppante. Lorsque Mme du Hausset (1720-1780), femme de chambre de Madame de Pompadour, dit sa proximité avec sa maîtresse et la confiance absolue témoignée par celle-ci, elle évoque un lieu particulier, invisible au visiteur, principal acteur de la connivence des deux femmes :

---

<sup>29</sup> Arch. Dép. des Bouches-du-Rhône, 140 J 17 : Livre de raison de Mr de Foresta Colongue, poursuivi par Cécile Gabrielle de Moustiers, 1722-1758, fol. 56 (1728). Ce document a été présenté par Isabelle Luciani à Amiens ; je la remercie de m'autoriser à le citer ici.

<sup>30</sup> Arch. Dép. du Var, 5 J 23, Registre des affaires me concernant, ou livre de raison, 1<sup>er</sup> juin 1792, Benoit, Vve Martinel, p. 10. Encore une fois, tous mes remerciements à I. Luciani.

<sup>31</sup> *Ibidem*.

<sup>32</sup> *Ibidem*.

Il y avait un petit endroit, près de la chambre de Madame, qui a été depuis changé, où elle savait que je me tenais seule, et d'où l'on entendait ce qui se disait pour peu qu'on élevât la voix<sup>33</sup>.

Autre manière « d'activer » les lieux, celle de Madame de Staal-Delaunay qui, pour décrire la petite reine qu'elle était autrefois et se la rappeler avec plaisir, fait de l'espace clos où elle a passé son enfance un vrai royaume : « Ce couvent de Saint-Louis (Rouen) était comme un petit Etat, où je régnais souverainement<sup>34</sup>. »

Pour en finir très provisoirement avec l'idéalisation des lieux où a vécu la scriptrice, et la participation active de ces derniers à ses choix de vie, terminons avec l'un de ceux qui se situent au plus près de nos préoccupations scientifiques, à savoir le lieu comme motif de prise d'écriture. On pourrait trouver maints exemples chez George Sand, encore elle, ou chez Marguerite Duras bien sûr. Quand la Grande Mademoiselle, en exil à Saint-Fargeau, décide qu'il est temps de revenir sur son passé, elle voit, dès ses premiers mots, son encre se teinter d'une légère ombre à la fois douce, nostalgique, et somme toute agréable :

J'ai autrefois eu grand peine à concevoir de quoi l'esprit d'une personne, accoutumée à la cour et née pour y être avec le rang que ma naissance m'y donne, se pouvait entretenir lorsqu'elle se trouve réduite à demeurer à la campagne ; car il m'avait semblé que rien ne pouvait divertir dans un éloignement forcé et que d'être hors de la cour, c'était aux grands être en pleine solitude, malgré le nombre de leurs domestiques et la compagnie de ceux qui les visitent. Cependant, depuis que je suis retirée chez moi, j'éprouve avec douceur que le souvenir de tout ce qui s'est passé dans la vie occupe assez agréablement pour ne pas compter le temps de la retraite comme l'un des moins agréables que l'on passe<sup>35</sup>.

### *Au-delà du choix des hommes, d'autres lieux imaginés par les femmes*

Philosophes, moralistes et agronomes ont sur le sujet des lieux féminins des idées bien arrêtées auxquelles correspondent des rôles sociaux attendus. Dans son *Théâtre d'agriculture et Ménage des champs*, Olivier de Serres prescrit ainsi à son lecteur masculin d'être bien secondé :

Plus grande richesse ne peut souhaiter l'homme en ce monde, après la santé, que d'avoir une femme de bien, de bon sens, bonne ménagère. Telle conduira et instruira bien la famille, tiendra la maison remplie de tous biens, pour y vivre commodément et honorablement<sup>36</sup>.

<sup>33</sup> Madame Du Hausset, *Mémoires sur Louis XV et Madame de Pompadour*, Paris, Mercure de France, coll. « Le temps retrouvé », 1985, p. 32.

<sup>34</sup> Madame DE STAAL-DELAUNAY, *Mémoires*, op. cit., p. 41.

<sup>35</sup> *Mémoires de la Grande Mademoiselle*, op. cit., p. 35.

<sup>36</sup> Olivier de Serres, *Le théâtre d'agriculture et ménage des champs*, Livre VIII, chapitre 1, Paris, J. Métayer, 1600

Bonne ménagère rime toujours avec maison bien remplie. C'est aussi comme cela qu'Étienne Perrin, bourgeois de Rodez, imagine sa mère à laquelle il rend hommage en 1583 :

S'estoit le vray exemplaire de mesnagerie, suyvant la vertu des femmes antiennes, se contentant d'habits honnestes et non superflus, et moins pompeux que son estat requéroit. Espargnante au vivre ordinaire, et beaucoup fruguale. Son apotesme, proverbe, ou mieulx sa sentence estoit, en instruisant ses enfens, filhes, valets et chambrières : Les grands estats, les grands banquets sont deux mauvais tyrants qui ont apauvries de mon temps beaucoup de bonnes antiennes maisons bourgeoises.

Et disoit que avoit compassion des paouvres enfents descendus desdites maisons, se souvenant de leurs pères et ayeuls, ausquels avoit de costume faire du bien secrètement, sous ce prétexte que, ce faisant, DIEU luy béniroit ses enfens et sa postérité. Ne laissoit ses valets ou chambrières en oysivetté. Et au travail, elle estoit la première<sup>37</sup>.

Deux siècles plus tard, Amans-Alexis Monteil (1769-1850) évoque lui aussi sa mère en louant ses mêmes qualités de maîtresse de maison, la situant au même endroit stratégique, avec la complicité de sa chatte l'accompagnant tôt le matin au cœur d'un royaume où elle passait chacune de ses journées :

La chambre de ma mère, parquetée, boisée, plafonnée, tapissée d'une tenture de feltrin, était la plus belle de la maison, mais elle n'y habitait guère que la nuit ; tous les matins, à sept heures, sa grande chatte à poil de lièvre venait la prendre en filant, et la conduisait à la cuisine, d'où elle ne sortait plus le reste du jour<sup>38</sup>.

Cette vision de parfaite ménagère ou de « fée du logis », qui consacre sa vie à sa maison et à sa famille, ne correspond pourtant pas vraiment à l'image de soi revendiquée par les femmes, peu nombreuses, qui ont choisi de rédiger leurs mémoires. Celles-ci ont, il est vrai, pour la plupart d'entre elles, une nombreuse domesticité qui leur épargne les soucis du ménage, mais pas forcément ceux de la direction d'une armée de valets, chambrières et autres cuisinières dont elles supervisent souvent le travail. Malgré tout, ce n'est pas forcément à la cuisine qu'elles situent l'épicentre de leurs activités. Autrement dit, leurs « rôles et images de soi » – pour reprendre l'intitulé de notre réflexion collective – sont ailleurs, dans les salons<sup>39</sup> plus que derrière les fourneaux, cela va sans dire. Ils sont aussi, plus avant dans le xviii<sup>e</sup> siècle, dans

<sup>37</sup> MOUYSSET, Sylvie, « Six personnages en quête de mémoire, le Livre de raison de la famille Perrin (Rodez, 1579-1710) », *Études Aveyronnaises*, 2004, pp. 227-228.

<sup>38</sup> MONTEIL, Amans-Alexis, *Mes Ephémérides*, Paris, Les éditions du Cardinal, 1998, p. 73.

<sup>39</sup> TOSATO-RIGO, Danièle, « Charlotte, Angletine, Catherine... Le journal comme instrument de socialisation à l'ère des salons », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 35 | 2012, pp. 191-200.

certain lieux retirés, loin des bruissements du monde, comme la chambre ou le cabinet. Celui de Madame de Pompadour, visible grâce au talent de Quentin de Latour, est un modèle du genre, comme celui de Madame du Châtelet<sup>40</sup>. D'autres sont moins connus, moins visibles, même s'ils apparaissent au détour d'un feuillet de livre de comptes, tel celui de la belle-mère de la veuve Martinel<sup>41</sup>, on l'a vu tout à l'heure.

Les multiples formes d'un lieu à soi féminin constituent une clé essentielle pour une lecture genrée de l'appropriation, mais aussi de la mise en mémoire des lieux. La distinction du féminin réside peut-être à la fois dans la capacité à s'adapter à toutes les situations, mais aussi à inventer des lieux à soi dans les endroits les plus improbables.

Par ailleurs, les modalités de restitution des lieux par l'écriture varient également selon le genre. L'imaginaire social des lieux des femmes par elles-mêmes fait apparaître, à ce stade de l'enquête – donc sans aucune certitude pour l'instant – une réelle propension à l'agentivité, voire à l'hyperactivité en des lieux dont elles sont responsables même pour un temps limité. Ce trait féminin est immédiatement visible sous la plume des auteures de livres de raison provençaux dont Isabelle Luciani a révélé l'existence<sup>42</sup>. Par ailleurs, la revendication d'un lieu à soi est de plus en plus lisible au fil de l'époque moderne et s'épanouit au grand jour dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle.

À la fin de cette brève présentation d'un dossier hérissé de questions, car en cours d'exploration, se dessine un troisième type de lieu, lequel n'est ni racine, ni refuge : on pourrait peut-être le nommer « lieu-nomade ». Voyage, vagabondage, itinérance désirée ou contrainte, quand le monde s'ouvre à toutes les curiosités, la mobilité met à l'épreuve la capacité

---

<sup>40</sup> À Cirey, Émilie du Châtelet dispose d'un « assez beau cabinet de physique, des télescopes, des quarts de cercle, des montagnes, du haut desquelles on jouit d'un vaste horizon », lettre à Maupertuis, 11 déc. 1738, in *Lettres inédites de Madame la Marquise du Châtelet*, Paris, Lefebvre imprimeur-libraire, 1818, pp. 30-31.

<sup>41</sup> Arch. Dép. du Var, 5 J 23, p. 10, voir *supra*, note 29.

<sup>42</sup> Voir la participation d'Isabelle Luciani à ce volume.



d'adaptation de l'auteur.e à l'inconnu et à l'étrangeté. Les espaces d'un for privé nomade appartiennent, comme les lieux-racines et lieux-refuge, à la mémoire personnelle de celui qui en prend note pour mieux les fixer dans son souvenir. Peut-on les intégrer à une réflexion dont l'objectif serait de mieux connaître l'univers domestique et privé d'autobiographes plus ou moins ordinaires ? Il le faudra sans doute ; et là, un monde s'ouvrira alors, immense, notamment grâce à l'océan des correspondances qui attend le chercheur passionné d'histoire des émotions et de l'intimité. Comment faire son choix ici ? Quels lieux retenir, sinon tous ? L'une des clés de tri est peut-être à rechercher dans l'appropriation de certains lieux propices à reproduire hors de chez soi l'idéal de son for privé.

Une chose au moins est certaine à ce stade d'une recherche encore balbutiante : les femmes ne sont évidemment pas les seules à « habiter les lieux », contrairement à ce qu'écrit Marguerite Duras, avec un brin d'insolence et d'audace qui laisse percer une envie de donner à réfléchir à ses lecteurs, comme toujours. En outre, de la pensée littérale à la pensée mystique, l'énoncé féminin des lieux s'adapte au contexte comme aux objectifs d'écriture. S'il s'agit de compter, les femmes issues de l'élite sociale maîtrisent parfaitement les modes de gouvernance des maisons placées sous leur responsabilité. Quant à aménager l'espace selon leurs besoins et leurs goûts, elles sont tout aussi aptes à prendre les décisions qui s'imposent. Et enfin, contrairement à ce que prétendent moralistes et agronomes, s'il s'agit de quitter la cuisine et de rêver d'un lieu à soi, elles savent métamorphoser leur rêve en réalité jusque dans des lieux qu'aucun de leurs proches masculins n'aurait imaginé. C'est peut-être cette singularité féminine que Marguerite Duras souhaitait mettre en valeur, précisément cette capacité à être chez soi n'importe où. Reste à interroger un plus grand nombre de témoins pour vérifier l'ensemble de ces hypothèses. Le chantier est immense et passionnant à la fois.